

En premier lieu, il paraît maintenant dépassé de commencer un écrit sur le jéhovisme en affirmant que les Témoins de Jéhovah sont négligés par les universitaires. L'A. ne connaît pas les écrits italiens, français, belges et allemands qui ont déjà posé les problèmes qu'il évoque. Il ne se réfère qu'aux écrits anglais et américains. Le Néerlandais Singelenberg est cité car il publie en anglais. En second lieu, A.H. ne traite pas – ou peu – de l'évolution des Témoins de Jéhovah telle que les nouvelles implications dans l'espace public (l'action humanitaire, les engagements dans les associations), la remise en cause d'un contrôle sur la sexualité des couples, les relations moins tendues, voire le dialogue, avec les instances politiques nationales et locales dans les pays occidentaux. Ainsi la question d'une installation durable dans le monde – et le passage éventuel de la secte à la dénomination – après l'échec des annonces eschatologiques ne sont pas posés. En troisième lieu, l'A. semble considérer le jéhovisme comme un fondamentalisme (pp. 40-41). Or, les Témoins sont des bibliclistes mais pas des fondamentalistes et encore moins des intégristes. Ils prennent certains versets bibliques à la lettre et en prennent d'autres d'une manière métaphorique. Comme l'a montré Jean Séguy dans un article ancien (« De l'usage de la Sainte Bible chez les Témoins de Jéhovah », *Concilium*, décembre 1967, pp. 147-149), leur lecture des Écritures est transversale. Pour examiner un sujet, on saute d'un verset à un autre en fonction d'une trame préétablie. Quatrièmement, la notion de Témoins comme peuple à part doit être référée au type secte. Enfin, l'émotion et la chaleur affective dans le groupe devraient être relativisées. La rationalité de l'organisation passe avant l'émotion de groupe. Le point fort de l'ouvrage est la mise en évidence d'une attitude paradoxale envers la modernité. A.H. montre qu'ils en refusent certains aspects tandis qu'ils en adoptent d'autres tels que la rationalité de la vie religieuse et le recours systématique aux nouvelles technologies (depuis l'origine).

En dépit de ces remarques, nous considérons ce livre comme une bonne approche du jéhovisme. La présence d'un glossaire est appréciable.

Régis Dericquebourg.

124.64

HUBERT (Ollivier).

Sur la terre comme au ciel. La gestion des rites par l'Église catholique du Québec (fin XVII^e-mi XIX^e siècle). Québec, Presses

de l'Université Laval, 2000, 232 p. (coll. « Religions, cultures et sociétés »).

Outre leur intérêt spécifique, les travaux sur le Québec ont aussi pour le lecteur français le mérite supplémentaire d'offrir tout à la fois une forme de décentrement et de miroir dans un jeu de balance entre le proche et le lointain. Dans la lignée des travaux de S. Gagnon, R. Brodeur, B. Caulier, entre autres, cette page de l'histoire religieuse et culturelle de la « Belle Province », bien avant la Révolution tranquille, en témoigne. D'emblée cette thèse d'histoire entend dialoguer avec la démarche des anthropologues et se garde de considérer le rite comme seul indice ou instrument de mesure d'une pratique. Refusant également de se laisser enfermer dans une définition figée de la religion populaire opposée à une culture des élites, l'auteur veut saisir la dynamique des rapports de pouvoir dans la gestion et l'institutionnalisation des rites. Dans une analyse fine des sources et des pratiques du XVIII^e et du début du XIX^e siècle, la première partie dresse le cadre par l'étude détaillée du texte du rituel et du discours ecclésiastique. Elle offre ici bien des points de comparaison avec la France de l'époque, mais avec des enjeux parfois différents. Ainsi la concurrence, dans l'ordre de l'efficacité, entre rites religieux et rites d'Église prend une coloration particulière dans une région où s'exerce plus vivement la rivalité avec le modèle britannique protestant. Après l'ordre du discours, une seconde partie est consacrée aux structures de contrôle, et porte une forte attention au livre, touchant là l'histoire de l'édition et de l'alphabétisation. On y voit percer progressivement une morale plus inspirée de Liguori, certains vieux rituels sont jugés trop sévères et autoritaires alors que, souligne un sulpicien, en désaccord avec le pouvoir épiscopal, « on n'obéit jamais mieux [à l'autorité] que lorsqu'elle se cache avec le plus grand soin ». Le passage général au rituel romain ne va pas de soi et ne se généralise que dans la seconde moitié du XIX^e siècle. En dernier lieu, l'étude des pôles du contrôle rituel offre des réflexions judicieuses, appuyées sur une lecture nourrie des travaux d'anthropologues, sur le rapport au temps, à l'espace et au corps. L'analyse de la place du Saint Sacrement, en donne un riche exemple, central dans la détermination d'un espace orienté, il « possède à la fois un pouvoir cloisonnant, constructeur d'espace exclusif, et un principe agrégeant, unificateur de lieux, inclusif » (p. 258). La gestuelle du rite participe à cette irruption du sacré, et la place du corps est essentielle dans la réalisation du sacrement. Ce corps-temple, sacralisé par le baptême est appelé à partager le Saint Sacrement, mais si l'officiant accomplit

le rite, les participants contribuent par leur attitude corporelle à manifester leur croyance et leur adhésion, témoignant ainsi un accord tacite entre celui qui exécute le rite et ceux qui y participent. Ainsi, comme en bien d'autres passages, l'attention portée aux rituels, et aux relations de pouvoir qu'ils engendrent dans le Québec entre 1680 et 1850, demeure d'un grand intérêt pour toute recherche sur le christianisme contemporain.

Isabelle Saint-Martin.

124.65

LANFREY (André).

Sécularisation, séparation et guerre scolaire. Les catholiques français et l'école (1901-1914). Paris, Le Cerf, 2003, 638 p. (préface du Cardinal Jean Honoré), (bibliogr., cartes, tabl., index), (coll. « Histoire »).

Fruit d'une thèse très documentée alliant histoire religieuse (celle de la sécularisation des congrégations – l'auteur est frère mariste –), histoire scolaire (celle de l'émergence de l'école libre catholique) et histoire professionnelle et syndicale, l'ouvrage d'A.L. dresse un portrait complexe et nuancé des multiples dynamiques qui ont conduit de la fin des écoles congréganistes à la naissance de l'école libre sous diverses formes (1902-1904) et de la transformation et unification de celle-ci en une école catholique sous direction diocésaine (1904-1909). À l'aide de cartes et de tableaux, l'A. restitue une histoire contrastée selon les zones géographiques où de multiples acteurs aux stratégies diverses et parfois concurrentes (congréganistes, épiscopat, notables, syndicats, amicales, associations, comités de parents...) réagissent aux transformations des rapports État, Église et religion en France, à la suite du régime dérogatoire imposé aux congrégations par rapport à la loi sur les associations (1901) de l'interdiction de tout enseignement aux congrégations (1904) et de la loi de Séparation (1905).

Pour l'A., « la dispersion des congrégations et la transformation de l'école congréganiste (est) un exemple de décomposition-recomposition des rapports religieux-profane à l'intérieur de l'État, de la société française et surtout du monde catholique » (p. 13), avec pour enjeu l'adaptation-confrontation des catholiques à la laïcisation, sous-forme d'une contre-société intégrée. Or, l'ouvrage souligne à quel point ce monde catholique n'est pas monolithique ; il existe des divergences de vue entre épiscopat, congréganistes et laïcs, avec des configurations régionales très typées selon le niveau d'alphabétisation, la pratique religieuse, le tissu social

et politique, la présence d'une tradition anti-jacobine conservatrice, libérale ou démocrate.

Cet ouvrage pointu et très complet restitue la diversité du monde catholique du début du siècle où émerge la figure du militant catholique.

Béregère Massignon.

124.66

LAWRENCE (Bruce B.).

New Faiths, Old Fears. Muslims and Other Asian Immigrants in American Religious Life. New York, Columbia University Press, 2002, 197 p. (bibliogr., index).

Cet ouvrage constitue une réflexion stratégique face au défi que représente pour la société américaine le choc du 11 septembre 2001. À travers une approche critique et comparative, l'auteur nous rappelle que l'Amérique protestante et patriotique devra, pour survivre, admettre combien pèsent encore les préjugés raciaux et de classe, perpétuant sous de nouvelles formes une marginalisation de l'Autre, en particulier celle des Afro-américains, des Latinos et des Américains asiatiques, objet central de cette étude.

Officiellement depuis 1980, le recensement divise les citoyens américains en cinq catégories « équivalentes » : Afro-américains, Américains asiatiques, Euro-américains, indigènes (Amérindiens) et Latinos. Ce « pentagone ethno-racial » n'est selon l'A. qu'une infâme hypocrisie face à une norme dominante de référence qui en termes religieux et racial s'articule autour de l'élite anglo-saxonne protestante (pp. 61 ; 80). On peut être d'accord avec Robert Bellah que l'urgence actuelle pour les États-Unis est de réarticuler un « deuxième langage » de solidarité collective et de consensus national où les Églises, les autres croyances et organisations civiques peuvent jouer un rôle fondamental. Mais où figurent dans ce processus, s'inquiète B.B.L., les mosquées, les temples et les gurdwaras ?

Le premier chapitre est dédié à une analyse critique du multiculturalisme à travers l'œuvre contradictoire de Eck et de Huntington. L'A. propose de substituer un concept désormais dépassé par celui de « polyvalence culturelle » ou kaleidoculture. Ce terme sous-entend en effet une équivalence symbolique et institutionnelle dans l'espace public pour toute culture, même métisse, en lieu et place d'une culture majoritaire. Polyvalence n'implique pas un renforcement de la diversité, mais un engagement dans l'interaction avec l'Autre. Elle repose sur un processus d'accommodation externe et interne dont les individus sont les